

IDÉES/

Pascal Chabot

«Dans nos bulles de confinés, on a perdu l'enchevêtrement entre l'espace et le temps»



HANNAH ASSOULINE

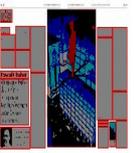
Dans son dernier essai, le philosophe belge analyse nos différentes représentations du temps, du destin immuable au rebours de la catastrophe écologique. Dans ce nouveau rapport à la temporalité imposé par la pandémie, il souligne l'importance de renouer avec le rythme du corps, de la ville, et de la nature, notamment par la promenade.

Recueilli par
ERWAN CARIO
 Dessin
XAVIER LISSILLOUR

L'escargot qui orne la couverture du dernier essai de Pascal Chabot, *Avoir le temps* (PUF, 2021), est un piège. A voir trop vite dans le gastéropode le symbole d'une lenteur idéalisée pour retrouver un temps qui nous échappe, on oublie trop vite sa coquille dont la spirale constitue finalement la véritable charnière de l'ouvrage. «*Quand elle figure le temps, la spirale agrège la dimension d'irré-*

versibilité linéaire à celle de la répétition cyclique», explique le philosophe belge. Pascal Chabot s'attache ainsi à décortiquer les différentes figures du temps à travers l'histoire, depuis le «destin» et son temps immuable jusqu'au «délai» qui nous sépare de la catastrophe à venir. Mais au moment de l'anniversaire du premier confinement, c'est le souvenir de cette rupture temporelle inédite causée par la pandémie qui a démultiplié nos interrogations sur le sujet.





Vous nous confrontez dès le départ à cette phrase qu'on répète tous, «je n'ai pas le temps». Vous expliquez que cette affirmation se contredit elle-même, puisque le temps, c'est finalement la seule chose que l'on a.

C'est la première grande contradiction, et une contradiction qu'on ne peut pas résoudre, ce qu'on appelle une aporie. Le temps, nous l'avons et nous n'avons que cela. Et c'est par cet avoir-là qu'on a tout le reste, y compris la vie. Et, en même temps, ce que l'on a, on ne l'a pas. Toute une réflexion semblait nécessaire sur les interprétations de ce non-avoir. On connaît l'interprétation paranoïaque : on nous vole notre temps, le système nous le prend, nous sommes dépossédés de ce temps. C'est un type d'explication qui a son intérêt, mais je voulais laisser aussi la place au choix, quand on est confronté à la qualité du temps et à cette quantité qui peut être colossale. D'où l'extrapolation que je me permets depuis les sabliers qu'on connaît jusqu'aux méga-sabliers existentiels [*Pascal Chabot estime avoir encore entre 50 et 90 tonnes de sable à vivre, ndlr*]. Ça oblige à redéfinir la mélancolie.

Devant le sablier qui permet de cuire des œufs, effectivement, la tristesse peut vite s'inviter, tandis que ces tonnes colossales que je m'attribue, peut-être avec un peu trop d'optimisme, ça nous confronte à cette qualité dont il y a quelque chose à faire. Le temps objectif, quantitatif, nous ne pouvons psychiquement pas être en phase avec lui. L'objectivité du temps est le milieu dans lequel on pense, mais notre pensée n'est pas en adéquation avec elle.

Comment notre construction du temps a-t-elle évolué à travers le... les âges ?

Nous avons connu et connaissons toujours différents registres du temps, j'ai utilisé pour les décrire le vieux mot philosophique de schème qui comporte quelque chose d'assez géométrique. Je l'ai pris pour nommer ces temps différents des civilisations. J'ai pu donner un visage à ce premier temps du destin, où le passé conditionne tout ce qui est, le temps de l'origine, avec lequel on peut très peu interagir. C'est un temps puissant face auquel l'homme est peu de chose. Curieusement, on l'a ressenti avec la pandémie. Ce qui veut dire que ce temps très ancien, celui du destin, peut continuer à s'imposer dans nos





civilisations contemporaines. On a beau parfois se croire maître et possesseur de la nature comme Descartes, c'est finalement une illusion confortable. On voit bien comment un minuscule virus nous impose existentiellement l'attitude que le destin suppose, c'est-à-dire la patience.

Descartes, justement, c'est un des déclencheurs de ce deuxième temps, celui du progrès, avec cette volonté de contrôler le temps...

Oui, c'est le désir de contrôler l'incontrôlable, le désir de finalement inviter le futur dans l'existence. Je ne suis pas un fanatique de l'idéologie liée au progrès, mais l'idée que le futur en tant qu'il est désirable s'invite dans la réflexion et va conditionner notre action, c'est une idée moderne absolument fantastique. C'est aussi assez risqué, on sort de la cyclicité du temps, on sort de la répétition – ce qui est ne sera pas toujours –, on prend conscience qu'il y a des bifurcations possibles. Le monde peut créer du nouveau. Et cette création de nouveauté qui était uniquement entre les mains de la nature, l'homme se l'approprie.

Et puis cet «hypertemps», qui fait du présent le seul temps important de l'existence.

C'est une des figures du temps qui m'a le plus fasciné. C'est le temps d'aujourd'hui et c'est un temps très technologique, c'est le temps des écrans. J'ai été formé par la philosophie de la technique de Simondon. Je crois à un conditionnement de nos consciences par nos outils, en l'occurrence par nos écrans. L'écran est le lieu du perpétuel rappel de l'heure qu'il est et du décompte du temps qui passe, un temps à rebours finalement. C'est quelque chose qui est existentiellement assez incompréhensible, et non désirable. Le temps qui nous reste, ni vous, ni moi, ni personne, ne veut le savoir. Et pourtant, toute machine commence par calculer le temps nécessaire pour telle opération. Tout l'enjeu contemporain est de savoir comment notre présent de vivant qui oublie le temps qui reste est modifié par notre relation à des machines qui fonctionnent à rebours.

Peut-on vraiment vivre dans ce présent ?

Il est compliqué de ressentir ce présent, il est très souvent sans espace et sans matière. Nous sommes dans le temps du signe, de

l'écran, c'est un temps déspatialisé. Dans nos bulles de confinés, quel que soit l'environnement matériel immédiat, on se conduit de la même façon. On a perdu l'enchevêtrement entre l'espace et le temps. Je crois qu'on est dans un temps beaucoup plus pur quand on se promène dans l'espace. Quiconque se promène oublie le temps différemment, il est dans le rythme du corps, le rythme de la ville, le rythme de la nature. Et nous sommes aussi sans matière. Notre rapport à la technologie est souvent un rapport d'enfant gâté et de matérialiste sans matière. Parce que la matière, elle fait ralentir.

En mars 2020, en plein dans cet hypertemps où tout doit être immédiat, on entre dans autre chose. Le temps a changé à ce moment-là ?

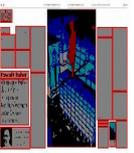
On a eu cette impression, au printemps 2020, d'être forcé de tourner une page et d'entrer dans un autre rapport à la temporalité. Un rapport dans lequel la décision d'urgence était moins efficace. La réalité ne suivait plus notre désir d'aller vite. L'humain, maître et possesseur de la nature, s'est vu maîtrisé et possédé par un virus, devenu le véritable maître du temps. D'où ce réapprentissage de la patience, vertu oubliée, vertu du destin. Elle nous a permis de rêver à quelque chose qui s'appelle «l'après». Encore une figure du temps qui a été, pendant quatre ou cinq mois, le grand mantra. Le schème du destin qui nous rapprochait de la nature a alors été projeté dans le futur, comme si le futur allait être fait de davantage de nature, davantage d'écologie, davantage de respiration. Cet imaginaire s'est développé. Et puis, et c'est un grand apprentissage, on s'est rendu compte aussi que l'aspect plus progressiste d'un humain qui veut maîtriser ce qui lui arrive, devait aussi prendre le pas. La seconde phase a été donc bien plus marquée par les technologies que par l'écologie. La technologie de l'écran, imposée et omniprésente. Hyper pratique, aussi. Je n'ose pas imaginer le désespoir d'un confinement de ce genre sans le moindre écran. Ça a été une manière extraordinaire de soulager bien des solitudes et de parfois continuer à travailler. L'autre technologie, c'est bien sûr celle du vaccin.

Le monde d'après, ne s'est-il pas volatilisé depuis le premier confinement ?

C'est-à-dire qu'on est tombé très

bas, dans des existences ternes sous couvre-feu. Il y a une certaine tristesse. L'après devient dès





lors et avant tout un désir de retour à la normalité. Cette normalité, ce n'est pas grand-chose, mais c'est devenu énorme. Pouvoir se revoir librement, ne plus être dans cette sélection relationnelle... Les grands rêves d'après ont été normalisés par un goût pour la vie comme elle va. Mais je crois qu'on peut continuer à fertiliser l'après avec une conviction : quand nous voulons vraiment un certain type de changement, nous sommes capables d'aller vite, très vite. Des instruments, y compris législatifs, peuvent être mis en place rapidement. On l'a vécu dans un sens nécessaire et négatif, on l'a vécu sans l'aimer, mais si cette exceptionnalité pouvait inspirer des actions pour une décarbonisation plus rapide ou pour une pensée des transitions démocratiques plus puissantes, ce serait une bonne chose. J'aime aussi à penser qu'on a gagné une confiance dans l'action humaine et cette confiance doit être orientée dans le sens d'une justice climatique, de la fin d'une mentalité néocolonialiste qui délocalise pollution et travail précaire.

Vous dites que le Covid a été perçu comme inouï, invraisemblable, hallucinant et étrange. Mais que ce fut aussi simplement... réel.

Nos représentations du temps sont aussi des enveloppes mentales protectrices qui nous déconnectent, qui nous font oublier bien des choses, qui nous conditionnent, qui font parfois de nous des bons petits soldats du système. Voir ce système s'arrêter nous permet de faire revenir une série d'autres compréhensions du temps et surtout d'accueillir quelque chose qu'on ne maîtrise pas, qui est le réel lui-même. Le réel est comme le temps, il est indéfinissable, c'est une puissance de fond. Et je crois que réfléchir à cette puissance peut aussi transformer nos existences. C'est la grande phrase d'Hannah Arendt, «*les hommes normaux ne savent pas que tout est possible*» qui ne peut que résonner dans les consciences. Et la catastrophe, c'est le moment où, dans le réel, s'invite un possible qu'on voulait croire impossible. On peut l'interpréter comme on veut, on aura juste à le subir et à s'en remettre.

Vous concluez votre livre sur un temps très spécial, celui de l'occasion ?

Une des dimensions de l'existence, c'est qu'on se sert du temps pour échapper au temps. Un cinéaste va travailler plusieurs années à un film dont il aura pensé chaque seconde. S'il est réussi, ce film permettra au spectateur de ne pas regarder sa montre pendant 1h50. C'est la même démarche quand on passe du temps à cuisiner pour produire un dîner dans lequel le temps n'existera pas. L'abolition du temps, c'est un des buts de l'art, de la conversation, de ce qu'il y a de grand dans la vie. L'occasion, c'est une manière de dire que cette sortie du temps peut être provoquée par notre action mais aussi parfois par la surprise, parfois par la rencontre, ou par la pensée. Cette figure-là de l'occasion, *kairos* en grec, mobilise tout notre savoir sur le temps pour en faire quelque chose de différent. C'est aussi le moment où ça bifurque. Le *kairos* est toujours un moment de création de nouveauté, de nouvelle piste, d'un choix, d'une décision.

Avoir le temps, c'est réussir à en sortir ?

Bien sûr. La méditation sur le temps doit être une méditation sur les manières de ne pas en être prisonnier. Il y a une sagesse du rapport au temps. Cette sagesse-là appelle à dépasser la mélancolie de la contemplation du sablier. ◀



AVOIR LE TEMPS
 de PASCAL
 CHABOT éd. PUE.
 224 pp., 17 €.



